

Déringolades

Les cauchemars ont ceci de terrifiant qu'ils ne sont jamais tout à fait irréels. Le cerveau emprunte au vécu, puis le pétrit, le découpe en séquences qu'il réorganise de manière tantôt sensée, tantôt illogique, mais toujours effroyable. Jacques se réveilla, émergeant du rêve qu'il habitait désormais depuis presque six mois, toujours le même, interminable piège se déployant dans chacune de ses nuits. Aucune nouveauté, chaque fois il revivait la même chose. Il savait précisément quel supplice l'attendait dans son sommeil. Et surtout, il savait qu'au réveil il ne goûterait pas le tiède soulagement qui envahit et rassure lentement celui qui réalise que ce qu'il vient de vivre n'avait pas existé.

La scène ne changeait jamais, le rêve collait fidèlement à la réalité. Il passait la main sur son crâne gras et dégarni, encore et encore, sentant son estomac se serrer et chuter d'un coup dans son abdomen, sa gorge rétrécir et ses mains se mettre à trembler alors qu'il regardait l'application de sa banque. Au fond, il n'y a rien de plus con que l'application d'une banque. Il ne s'agit que de graphiques, de couleurs et de chiffres qui disent : vous avez de l'argent ou vous n'en avez plus. Et il n'avait plus rien. Des zéros, partout. Ce moment qui, alors, semblait avoir duré une éternité, s'étirait désormais à l'infini dans chacune de ses nuits.

Jacques se leva et marcha jusqu'à la salle de bains. Il se passa de l'eau sur le visage parce qu'il l'avait vu dans un film ou lu dans un bouquin, les gens font ça quand ils se réveillent en pleine nuit. Cela ne le soulagea guère, il se retrouva juste le visage mouillé et froid, éclairé par la lumière blafarde du néon surmontant le miroir qui lui donnait un air malade.

Le gendarme qui prit sa déposition six mois plus tôt afficha une moue compatissante, en se demandant sans doute comment on pouvait se faire entuber de la sorte. Il n'en laissa rien paraître et laissa le sexagénaire lui expliquer comment, de jour en jour et de message en message, le piège d'une arnaque « à la nigériane » s'était refermé sur lui.

Installés dans un mariage sans amour et sans passion depuis bientôt trente ans, Jacques et sa femme se côtoyaient sans plus trop se remarquer, jouant le drame classique des couples dans la soixantaine ne se trouvant plus assez jeunes pour divorcer. Une fois leur unique fille partie travailler aux États-Unis pour une grosse boîte d'informatique, ils s'étaient décidés à faire chambre à part et devinrent en un sens colocataires. Jacques s'ennuyait. C'est pourquoi quand il reçut un message comme des centaines de milliers arrivent chaque jour sur les réseaux sociaux de centaines de milliers de gens, une femme pas moche sur Facebook qui semblait s'intéresser à lui en l'ayant trouvé « au hasard », il se méfia, bien sûr. Cependant, les barricades de la raison ne résistèrent pas longtemps à la détresse de la solitude, qui finit par les faire tomber, laissant entrer l'arnaqueur dans sa vie.

Au début, rien de méchant, des photos « d'elle », lui montrant qu'elle était bien réelle, puis celui qu'on appelait un « brouteur » lui demanda d'en envoyer à son tour, ce qu'il fit en prenant de mauvais autoportraits dans la lumière orangeâtre de la lampe de son bureau. Et puis, un peu choqué, il découvrit un matin qu'il avait reçu des photos. Nues. Il se tourna à droite et à gauche pour vérifier que sa femme ne regardait pas. Le sang se mit à battre dans son crâne et il fut envahi d'un mélange d'excitation et de crainte, il y avait là quelque chose de dangereux, d'interdit, la raison lui hurlait de s'arrêter et de ne pas répondre, mais il voulut plus. Il demanda. La réponse ne se fit pas attendre. « J'en voudrais de toi d'abord ».

La phrase le fit tourner en rond une journée entière, il tergiversa, se demanda s'il pouvait, s'il aurait le courage, et puis il s'exécuta, toujours dans l'atroce lumière du bureau qui révélait sans pitié toutes les disgrâces des corps et des visages. Et la descente aux enfers commença. L'arnaqueur fit tomber son masque, et le chantage fut on ne peut plus classique, donne-moi tes codes de comptes bancaires ou j'envoie ça à ta femme, tes collègues, tes enfants. Jacques n'y connaissait pas grand-chose en informatique et crut qu'en effet, l'homme avait accès à ses contacts, à toute sa vie. La panique fit son œuvre. Un message. Deux lignes. Trente minutes plus tard, ses comptes se vidaient des sommes accumulées pendant toute une vie. Il y eut bien sûr un certain montant que l'autre ne parvint pas à retirer grâce aux mécanismes de sécurité

de la banque, mais il ne lui restait plus grand-chose. Le peu qu'il avait encore, le divorce à ses torts exclusifs qu'obtint sa femme se chargea de le lui enlever : ses biens, sa voiture et même la maison mitoyenne qu'ils possédaient dans la banlieue de Montauban, bien décidée qu'elle était à le foutre dehors tant il la dégoûtait. Contraint et forcé, il lui vendit sa part de la maison pour une bouchée de pain parce que, manque de chance, ce n'était pas le moment de vendre, le marché ne s'y prêtait pas, la demande était basse, en tout cas c'est ce qu'avait essayé de lui expliquer la dame de l'agence immobilière, sympathique mais pressée d'en finir avec lui.

Il se débattit, bien sûr. Il appela sa banque, en vain, et il se rendit à la gendarmerie, affrontant la honte une deuxième fois en pensant qu'on pourrait lui rendre son argent, que l'État arrangerait tout parce qu'il devait bien protéger ses citoyens. Il ne rencontra que des visages désolés de ne rien pouvoir pour lui, surtout que l'escroc se trouvait dans un autre pays, que c'était compliqué de travailler avec les autorités là-bas, qu'ils ne considéraient pas ça comme très important. Sa vie à lui n'était donc pas très importante.

Il est souvent dit que choisir revient à renoncer. C'est certes vrai, mais Jacques découvrit que ne plus pouvoir choisir revenait à renoncer à tout. Il lui restait si peu qu'il perdit toute emprise sur sa vie, toute possibilité de décider quoi que ce soit. Il se retrouva confronté à une évidence impensable, insupportable et pourtant inévitable. Il retourna vivre chez sa mère.

Sa mère, Françoise, Francesca de son vrai prénom (que ses parents, italiens d'origine, avaient cru bon de franciser, c'était le cas de le dire), vivait dans un de ces villages dont on ne trouve le nom sur presque aucun panneau de la départementale partant de Montauban, de ceux que l'on découvre affublés d'un comique « 0,7 » à côté de leur nom vieillot et oublié sur les flèches indiquant les localités. Même le GPS se plantait, parce qu'il existait une localité du même nom en Charente-Maritime, et si l'on n'y prenait garde, il était fort possible de régler le péage pour rien. Il s'agissait de ces petits bourgs gris, sans intérêt, sans importance et sans âme où logeaient quelques fonctionnaires et les gérants des rares commerces locaux, et une immense majorité de retraités qui étaient nés là, avaient vécu là et, en toute logique, mourraient là aussi. Une pharmacie au bord de la faillite, deux entreprises de pompes funèbres, le tour était vite fait.

En somme, sa mère se fondait parfaitement dans les lieux. Pas grande, mais solidement charpentée, la silhouette voûtée par les années passées à garnir les rayons de la petite épicerie (désormais fermée) où on l'employait avant la retraite, les traits ridés et sévères, d'autant plus lorsqu'elle ne mettait pas ses dents, et des cheveux courts d'un gris inoxydable. Mais la sévérité se trouvait avant tout dans ses yeux, d'un bleu délavé, presque mort, usé par une vie ayant trop duré. Ce qui avait toujours déstabilisé Jacques, c'était qu'elle ne le regardait jamais, ou jamais dans les yeux. Comme si elle refusait son existence.

Cela se traduisait dans sa manière de se comporter. Elle accepta qu'il revienne vivre chez elle probablement par devoir parental, comme si elle se sentait responsable de ne pas laisser à la rue celui qu'elle avait mis au monde. Ce n'était sûrement pas tant par amour pour lui que pour s'épargner la honte d'avoir un enfant SDF. Elle l'installa dans une petite pièce triste à l'atroce papier peint à fleurs qu'elle lui avait aménagé avec un lit une place, une table et une lampe de chevet, excluant de lui restituer son ancienne chambre parce qu'il « ne fallait pas la salir ». Peut-être préparait-elle sa propre mort, le jour où elle ne se réveillerait pas, elle serait étendue bien droite sur le lit et la maison serait prête à être vendue une fois le cadavre embarqué par l'une ou l'autre des entreprises de pompes funèbres.

Dès qu'il posa ses maigres valises, les critiques fusèrent. Elle l'insultait parfois même, criant de sa voix rauque d'ancienne fumeuse qu'il n'était bon à rien, qu'il n'était pas étonnant qu'il en soit là et qu'aucune femme ne voudrait de lui, pas plus qu'elle n'avait souhaité l'enfanter. Il encaissait. Ça ou dormir dehors, dans la bagnole, un tromblon kilométré qu'il

avait racheté pour pas cher. Ils vivaient leurs vies séparées, mais parfois il la croisait dans le couloir de la maison et elle faisait mine de ne pas le voir. Les voisins aussi se détournaient quand ils l'apercevaient dehors. La voix de sa mère portait loin, ils savaient ce qu'il subissait dans le huis-clos de la maisonnette grise.

Un jour, elle lui déversa une énième litanie de reproches, il avait eu le malheur de monter à l'étage et elle l'avait surpris parce qu'elle faisait la poussière là-haut. Elle se tenait devant l'escalier, lui tournait le dos et le traitait de tous les noms. D'un coup, il crut se voir d'au-dessus, comme si son âme venait de s'envoler très vite. Et il poussa droit devant lui.

Il paraissait inconcevable que la contraction d'un groupe de muscles, une simple impulsion du corps, puisse faire basculer deux existences à la fois. Oui, c'était si bête, une simple histoire de mouvement dans l'espace, un truc de cours de physique ou de bio qu'on apprenait au collège ne pouvait pas être si important, faire la différence entre la vie et la mort. Une pression forte du plat de la main sur un dos, pas le sien, celui de sa mère. Un cri qui ressemblait à un énième reproche, qui disait « qu'est-ce qu'il fait, encore ? », et puis la chute, un autre cri, de surprise celui-là, qui se termina en une exclamation douloureuse, deux chocs sourds, un corps qui rebondit et puis plus de cris du tout. Il regarda en bas des marches la silhouette désarticulée de la vieille, agitée de quelques tremblements nerveux qui cessèrent vite. Une sorte de joie macabre l'envahit. Il avait fait ça tout seul, il se découvrait capable ! Il venait de changer le cours des choses, de se libérer. Peut-être qu'à présent sa vie prendrait la bonne direction.

Il descendit, une, deux, trois marches. Quatre, cinq, six, la réalité s'approchait, sept, huit, le bas de l'escalier maintenant, et la vérité le frappa en plein visage. Oui, en une contraction de muscles, d'innocent il devenait coupable. De victime, il s'était fait bourreau, ce qui d'une certaine manière le ragaillardit mais d'une autre l'affola terriblement. Les dernières marches lui permirent de contempler de très près son œuvre, le sang qui coulait un tout petit peu d'une blessure qu'il ne voyait pas, qu'il ne pouvait que deviner et qui ne devait pas être si impressionnante. Les yeux ouverts et le visage, ridé et figé sur une expression de surprise, n'avaient de la mort que l'immobilité. Le regard de sa mère vivait toujours, de son bleu délavé qui jamais ne se posait sur lui. Il en profita, enjambant la masse pour se trouver face à face avec elle et la regarder dans les yeux d'un air de défi. « Et maintenant ? Tu me vois ? J'existe ? Toi, t'existes plus ». Il cracha ces mots à voix haute dans le silence de la maison.

Il sortit dans la rue, laissant la porte grande ouverte, souriant. Une sirène résonna au loin, sûrement pas pour lui mais qui pouvait savoir ? Il se mit à courir.